

L'ESPRIT DE LA FEMME

LITTÉRAIRE, SATIRIQUE, POLITIQUE

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

« En France, en Amérique, partout ce n'est plus telle ou telle femme qui combat le grand combat du Droit et de la Liberté, c'est l'Esprit même de la Femme. »
R. M.

« Cet Esprit-là ne fait plus peur qu'aux lâches et aux imbéciles. »

— Vérité - Unité - Humanité —

Adresser les lettres et communications à la DIRECTRICE

ABONNEMENTS

Six mois..... 5 fr. — Un an..... 9 fr.
Annonces : 1 fr. la ligne.

Directrice : RENÉ MARCIL

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

51, Rue Saint-Sauveur — PARIS

Bureaux ouverts les Samedis de 2 h. à 4 h.

Nous prévenons nos lecteurs qu'ils trouveront les numéros déjà parus au bureau du journal, 51, rue Saint-Sauveur.

SOMMAIRE

Notre titre, notre devise.
La Femme et la politique : Tous conservateurs. — RENÉ MARCIL.
Marsiennes : Le Froid.
La grève des Auvergnates. — UN MOINE AU FRANC.
Les « Avocates de Paris ».
Sursum corda ! — RENÉ MARCIL.
Un député, s. v. p. — ASTIÉ DE VALSAYRE.
A M. Edmond Deschaumes. — ARISTOPHANA.
Les Femmes qui pensent et les Femmes qui écrivent.

NOTRE TITRE, NOTRE DEVISE

En prenant ce titre : l'Esprit de la Femme, j'ai pour but de rassembler et de synthétiser les aspirations et les idées féminines en marche vers un avenir plus pur et plus humain.

Mais ces aspirations, ces idées, ont besoin d'être ralliées par une devise, une devise qui puisse être celle de la cause féminine toute entière et non pas celle d'un groupe quelconque (car il est temps de dégager l'Esprit de la Femme de la gangue des coteries intolérantes et des chapelles étroites.)

Quelque ambitieuse que puisse paraître la recherche d'une telle devise, je l'ai tentée.

Il y a environ dix ans, lorsque j'eus fini d'écrire le petit poème : La Mission de la femme contemporaine, qui parut dans la Citoyenne, l'idée de cette devise me vint.

Je fus tout à coup frappée par cette réflexion que la devise républicaine, cette belle formule inscrite sur tous nos monuments (qui même pour les hommes n'avait été qu'un mirage grandiose), avait manqué de vertu pour notre affranchissement.

Liberté — Egalité — Fraternité

Liberté? — Nous, femmes, restions esclaves!

Egalité? — Nous restions assimilées aux incapables et aux indignes!

Fraternité? — La prostitution d'Etat nous disait comment les hommes entendaient cette fraternité-là!

Superbe, notre devise républicaine, mais inaccessible.

C'est pourquoi, sous ces mots : Liberté — Egalité — Fraternité — sous ces mots m'apparurent enfin ceux-ci : Vérité — Unité — Humanité...

La Formule était trouvée! De plus, je lui laissais le nombre, le rythme et la rime de sa grande aînée... et il me sembla que cette Formule qui m'était dictée par l'Esprit de la Femme, s'en allait plus loin et plus haut dans la voie humanitaire.

Examinateurs :

Vérité. C'est le mot de la Science et de la Libre-Pensée, c'est le libre examen, base du monde nouveau; c'est le rationalisme vers lequel s'en va chaque jour plus lucide l'Esprit de la Femme.

Unité! C'est le vœu des peuples, le port où doivent aborder les hommes et les nations toujours en guerre.

Humanité! C'est le terme dernier et absolu de la Justice encore si imparfaite et boiteuse.

Humanité dépasse Fraternité. Car le christianisme qui avait proclamé les hommes frères, n'empêcha point les chrétiens, pendant des siècles, de rôtir leurs dits frères dans les auto-da-fé, ce qui eut été impossible, l'Humanité régnaute...

Unité dépasse Egalité, car elle unit le fort et le faible dans l'action humaine, alors que l'Egalité les isole dans un terme menteur — la nature ne créant pas toujours des égaux...

Vérité dépasse Liberté, car elle rend véritablement l'homme libre, en l'affranchissant par la recherche des effets et des causes, du mensonge des théologies opprimeuses...

Et, maintenant, demandera-t-on, quel sera notre programme? Le voici :

Etudier les problèmes sociaux; chercher des solutions pratiques.

Combattre sans merci les préjugés politiques, philosophiques et religieux.

Faire la guerre au fanatisme, à la bêtise, à l'esprit jésuitique.

Donner la note juste et désintéressée, c'est-à-dire vraiment féminine dans le concert... ou plutôt dans la cacophonie contemporaine.

Indiquer quelle est la mission de la Femme, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être dans la société renouvelée.

Susciter l'initiative féminine en vue d'une propagande féconde par des journaux et des meetings.

Enfin, faire l'appel des capacités féminines, et les convier à s'entendre, dans le but de faire entrer dans la voie de la réalisation (en dehors de toute intrigue ou coterie), le grandiose projet de la Fédération universelle pour le combat de l'Idée émancipatrice dans le monde entier.

— Femmes que la Science fit conscientes, femmes que la Libre-Pensée fit libres, unissez-vous pour libérer le peuple immense de celles qui souffrent et gémissent sur la terre.

Après le noir, la blanche.

RENÉ MARCIL.

La Femme et la Politique

Tous conservateurs!

Nous, femmes, qui ne faisons pas de la politique pour notre plaisir, nous interrogeons l'horizon quelque peu obscur et nous disons :

— « Sœur Anne, ne vois-tu rien venir? »

Et sœur Anne répond :

« Je ne vois rien que des impérialistes qui rougeoient et des monarchistes qui pou droient.... lesquels sont, comme l'Enfer, pavés de bonnes intentions... »

— Quand on ne peut plus décemment se dire monarchistes ou impérialistes, on se dénomme : conservateurs!

Conservateurs de ceci, conservateurs de cela, et même de rien du tout, le mot est bien porté, et j'ai connu de solennels imbéciles qui s'appelaient de ce nom et qui n'étaient pas même conservateurs de leur bêtise, mais qui la jetaient prodigieusement à la tête de leurs infortunés contemporains....

Il n'y a guère que les femmes (j'entends celles qui pensent et aussi celles qui écrivent) qui ne soient point conservatrices, politiquement et socialement parlant, car elles n'ont point encore trouvé leur idéal dans tout ce qu'on nous sert aujourd'hui, sous des noms pompeux, mais aussi vides que la cervelle de nos détracteurs.

Donc, on est conservateurs, c'est entendu!

C'est ainsi que M. Paul de Cassagnac — après avoir vainement essayé de tordre le col marmoréen de Marianne, aspire à cet honneur de se nommer conservateur de la Gueuse...

Oui! il la conservera — puisqu'il ne peut plus faire autrement — mais il la conservera à une, et même à beaucoup de conditions...

La première, c'est que la Gueuse lui fera risette et lui prodiguera, à lui, premier, ses faveurs, dont hélas! elle fût trop prodigue à ses ennemis.

J'entends d'ici Marianne lui répondre :

— « Mais comment donc, M. de Cassagnac! Je ne puis méconnaître (bien qu'en ma qualité de femme, vos amis fassent peu de cas de mes principes) je ne puis méconnaître vos bonnes intentions à mon égard et combien les emportements de votre zèle m'ont servie!

Si vous m'avez combattu, c'est au moins sans masque, carrément, et non pas d'une façon oblique comme ce bon M. de Tartufe, cet excellent seigneur d'Ignace et autres fiefs de Loyola, sans excepter cet inénarrable Basile, lesquels s'entendent — comme Jésuites en foire — pour me préparer des traquenards et autres chausse-trappes conservateurs.

Bien que vous m'ayiez serrée de trop près et même un peu trop fort (l'amour ressemble quelquefois à la haine) je ne vous oublierai point dans mes largesses! mais si je veux bien me montrer débonnaire n'attendez pas que je consente à être ou paraître dupe... car aujourd'hui, avec l'Esprit de la Femme qui court, il n'y a pas une Margoton qui consente à l'être...

Vous me suivrez en fidèle serviteur: vous ne me dirigerez pas! Ma logique me commande de me défendre contre l'invasion des barbares de l'intérieur, j'entends les arriérés de la liberté et du droit, de toutes nuances, gens indécrottables, qui se dénoncent — aux jours de la défaite, de ce nom bénin et légitif de conservateurs...

Donc vous me suivrez, et au pas accéléré, sinon vous resterez avec les trainards, quantité négligeable, ou vous vous réunirez aux Reculards, secte de sourds et muets, hôtes des salons académiques, qui se consolent en bafouillant leurs discours vénérables à de non moins vénérables douairières aussi sourdes qu'eux-mêmes...

Et pendant que tout ce monde folâtre s'en ira piano, piano, mais non sano, à la recherche de l'embouchure du fleuve monarchico-clérical, moi, Marianne, je déploierai mes ailes puissantes et m'élancerai vers les hauteurs de l'Idée.

Mais, cher M. de Cassagnac, laissez moi (car je suis femme et quelque peu justicière, par conséquent) vous poser cette question délicate :

— Si vous aviez triomphé avec vos princes et vos boulangers, qu'auriez-vous répondu à cette République, qui le lendemain de sa défaite serait venue à vous, le poing sur la hanche et l'air conquérant (absolument comme vous êtes) serait venue vous demander le prix d'une opposition enragée?

Je vous vois d'ici, pâle d'indignation, cherchant les mots de fureur qui manquent à votre vocabulaire pourtant si coloré, répondre : « La Gueuse! la Gueuse! elle n'était qu'évanouie! Bonne sainte Vierge, elle réclame encore quelque chose! A moi, les gourdin, les casse-tête de tous mes ratapouls! A moi, les brigands de tous les maquis de la Corse! Vendetta éternelle!.. »

Mais moi, Marianne, e me bornerai à vous répondre :

« Amis, si vous voulez, ennemis, si vous pouvez !
« Quand vous et vos amis, entre autres M. Delafosse, me demandez l'application stricte de mon principe de Liberté pour tous, et réclamez votre part au gâteau républicain, vous oubliez que la première et meilleure part doit appartenir aux petits et aux malheureux, longtemps négligés, et qu'ensuite la République n'est pas comme la monarchie, l'amphitricienne où l'on dîne, mais la dispensatrice de la justice et la missionnaire du droit.

« Vous oubliez que, comme telle, elle doit avant tout sauvegarder ce pouvoir éminemment civilisateur et rédempteur dont vous ne vous doutez pas, et que, n'étant pas la dynastie d'un homme mais la dynastie d'un peuple, elle n'apas de courtisans à enrichir, mais des citoyens à récompenser de leurs loyaux services ! »

— Marianne est dans le vrai, M. de Cassagnac, efforcez-vous de la regarder sans colère et vous la trouverez belle dans son impersonnalité sereine ! Tâchez de servir l'humanité en elle, car le jour est proche qui prendra au collet le vieux Mensonge et lui dira :

— « A nous deux ! »

Quant aux hommes qui traduiront sa pensée... vous les jugerez et nous aussi, à l'œuvre.

Pour nous femmes, le conservatisme, le vrai — celui qui n'est pas au coin du quai — peut se traduire ainsi :

En monarchie impériale ou non : — « Conservons surtout l'espoir de repincer la Gueuse au demi-cercle.... »

En République : — « Conservons avant tout l'intégrité de nos revenus et monopoles... Conservons le bon statu quo — éminemment hygiénique, dont la devise est : « Le dos au feu et le ventre à table », et si la turbulence naturelle du vulgum pécus, qui goûte peu cette hygiène gouvernementale, nous oblige à secouer notre ataxie aiguë ; mettons-nous en marche, résolument, par le flanc gauche, mais que ce soit à reculons !... »

C'est encore une façon de marcher devant les Pyrrhoniens....

RENÉ MARCIL.

MARCILIENNES

LE FROID

A mes amis les poètes.

I

Tant qu'il se trouvera des méchants et des sots,
Amis ! il fera froid sur la terre étonnée,
Et l'homme accusera la pâle destinée,
D'avoir fait les frissons cruels et les sanglots.

Sur la terre étonnée ainsi que sur les flots
Croitra le froid mortel — et d'année en année —
Si la sottise encor tient la Muse enchaînée,
Et souffle impudemment sur la flamme des mots !

Il fera froid ! en vain la caresse féconde
Du soleil essaiera de ranimer le monde,
Il fera froid, amis ; car on n'aimera plus...

Et la science, en vain, Prométhée au front blême,
Aura conquis pour tous sa formule suprême :
Au néant de nos cœurs se perdra son Fiat lux !

II

L'hiver a ses chansons et ses rires joyeux,
Mais physique ou moral, le froid n'est point folâtre,
Et je sais bien des gens que les lueurs de l'âtre
N'empêchent pas d'avoir des larmes dans les yeux.

Quand les souffles glacés rugissent sous les cieus,
Ni le dur laboureur, ni le stoïque pâtre,
Eux qui n'ont jamais vu la nature marâtre,
N'accusent les frimas d'être pernicieux ;

Ce qui fait frissonner, tout près du feu qui brille,
Accoudé sur la table où le bon vin pétille
L'homme au cœur non flétri par le culte du moi,

C'est de songer, qu'encor dans les temps où nous sommes,
L'homme a faim, l'homme a froid, perdu parmi les hommes,
Et que la Force prime, et que l'infâme est roi ! [mes,

III

Soufflez, ô vents d'hiver ! grands purificateurs !
Soufflez sur la montagne et soufflez sur la plaine,
Soufflez sur la sottise et soufflez sur la haine,
Soufflez sur les vendeurs et sur les corrupteurs !

Soufflez les froids aigus des mépris rédempteurs,
Flagellez et marquez les grands à l'âme vaine,
Emportez en tous lieux les cris de l'ire humaine
Rendez à nos poumons l'haleine des hauteurs !

Soufflez, ô vents d'hiver, sur nos égouts sans nombre !
C'est l'odeur du ruisseau qui rend notre âme sombre,
Sur l'atmosphère épais, soufflez les froids vainqueurs !

Versez les blancs frissons des neiges virginales
Sur les tapis boueux des laches saturnales,
Et rendez les fiertés à nos fronts, à nos cœurs !

LA GRÈVE DES AUVERGNATES

Femmes de Paris, voici les belles et robustes filles de l'Auvergne qui nous donnent le bon exemple.

Je ne suis pas sûre qu'elles aient lu notre dernier article : « Nous arborons l'Étendard de la Libre-Pensée », mais elles se font libre-penseuses et bellement répondent à M. le Curé de Broquiès, qui veut les empêcher d'aller à la danse, sous peine d'exclusion aux chants de la maîtrise :

« — Nous danserons d'abord et puis nous chanterons les cantiques après ! »

Mais M. le Curé n'est pas de cet avis, il entre en danse, je veux dire dans la danse, et déclare nettement à ses brebis révoltées qu'elles ne chanteront plus jamais à l'église de Broquiès !

A quoi les deux fois robustes auvergnates ripostent en détachant leur voile blanc et le rendant à M. le Curé bien embarrassé. Qui chantera les cantiques désormais ? Quelles voix suraiguës, agréables au Seigneur se feront entendre à la maîtrise ?

On a beau répéter — pour rire un brin — ce vieux dicton : *Ni hommes, ni femmes, tous auvergnats*, M. le Curé n'est pas sûr du tout que les beaux gars d'Auvergne, répondent à son idéal et puissent concourir à la chapelle Sixtine ? Comment remplacer les voix argentines des jeunes filles ?

Alors, quoi ? Faut-il que le bon Dieu cède ? Et M. le Curé sera-t-il obligé de déclarer en chaire que « ce que femme veut, Dieu le veut ? »

Le pire, c'est que pour tout arrangement les belles auvergnates proposent à M. le Curé de venir, en personne, conduire l'orchestre de la danse ! Et M. le Curé n'est sans doute pas un Rabelais ! Allons, allons, l'Esprit de la femme contemporaine s'affirme de jour en jour davantage : constatons-le !

C'est d'un bon augure pour nous et pour la République !

Vivent donc l'Auvergne et les Auvergnates !

UN MOINEAU FRANC.

LES « A VOCATES DE PARIS »

Nous fondons aujourd'hui le groupe des « Avocates de Paris ». Toute femme qui sait tenir une plume, toute femme qui sait se servir de la parole est conviée par nous à grossir le nombre des défenderesses du droit féminin.

Ce groupe ne sera pas une coterie, il n'est pas ici question de servir une idée personnelle, de se soumettre à un programme personnel, d'aliéner sa liberté sous l'autocratie d'une personnalité quelconque.

Bien au contraire, chaque membre du groupe gardera sa liberté et sa responsabilité ; toutes les convictions pourront se produire, toutes polémiques s'engager desquelles surgira la lumière.

Car tel est notre but : dégager l'idée féminine de toutes les ténèbres, de toutes les entraves qui l'ont jusqu'ici obscurcie ou retardée.

Notre devise est : Vérité, unité, humanité.

Pas une pensée de femme qui ne puisse s'y abriter.

Solidaires, quant au but à atteindre, la rédemption de la Femme, nous serons libres quant aux routes à prendre pour arriver à ce but.

Nous assurerons le recrutement des volontaires de l'Idée, en permettant aux individualités féminines qui répugneraient à se courber sous une volonté directrice, parfois insuffisante, d'être des alliées, non des sujettes.

Notre groupe n'aura donc pas de directrice, de présidente ou vice-présidente, mais chaque membre pourra

exercer la fonction présidentielle, par le vote, aux jours de réunion.

Notre groupe ne se considérera jamais comme l'adversaire des autres groupes, mais au contraire chacun de ses membres pourra se porter soit comme acteur, soit comme auditeur dans les autres groupes pour faire le compte-rendu des idées mises à l'étude et concourir aux besoins de la commune défense.

A des époques aussi rapprochées que possible, tous les groupes, gardant leur appellation propre, se réuniront en assemblées générales pour discuter les idées et prendre acte des résolutions.

Ces assemblées pourront être des meetings contradictoires, notre action devant surtout s'exercer sur l'opinion publique.

Ces meetings seront payants et les divers journaux des groupes s'y vendront, de sorte qu'aucune lésion d'intérêt ou d'influence ne puisse devenir une cause de désagrégation pour notre union.

Une part des ressources susdites pourra être affectée à une caisse pour les frais généraux.

Chaque groupe ayant son nom et sa signification particulière qui le distingue des autres, la réunion de ces différents groupes pourra prendre cette appellation : *Union pour la défense féminine*.

(*La défense féminine comprendra, outre la question de Droit, toutes les questions sociales*).

SURSUM CORDA

Aux Femmes du Congrès de 1889

*Nous, femmes, qui n'avons en ces jours de ténèbres,
Pour guider nos regards qu'un Idéal proserit ;
Nous qui heurtons nos pas à tant d'orgueilleux funèbres,
Nous qui nous débattons sous la lettre et l'esprit ;*

*C'est à nous qu'appartient, ô suprême ironie !
Le devoir, le pouvoir, d'entr'ouvrir l'horizon.
De prêcher l'unité, d'ordonner l'harmonie,
Et de montrer où luit l'éternelle raison ;*

*Car nous avons lutté, sans trêve, nous captives !
Car nous avons pensé, sous le poids de nos fers !
Aux cris de Liberté, chaque fois, attentives,
Tendant nos bras liés vers l'unique Univers ;*

*Flambeau toujours éteint, flamme toujours maudite,
Feu sacré rallumé par d'éternelles mains,
Notre esprit a jeté sur la terre interdite
Plus d'un ardent reflet aux tristes fronts humains ;*

*Pourtant, parmi les Dieux ou parmi les génies,
Nulle voix ne jeta le mot assez puissant,
Au milieu des discords, au sein des harmonies,
Pour vaincre le vieux monde et refaire son sang.*

*Mais, ô quatre-vingt-neuf ! ô légion sacrée !
Quand tu vins proclamer le Droit tant attendu,
Quand tu vins annoncer la terre délivrée,
Ève enfanta, l'espoir de son cœur éperdu...*

*Sur ce fragile espoir de terrestres haleines
Ont soufflé, l'homme a craint pour ses bonheurs tremblants,
Et le sang généreux s'est figé dans ses veines,
Et l'erreur a repris les cerveaux vacillants ;*

*Et les hommes encor, divisés, lamentables,
Vont se frappant toujours, haineux de l'absolu ;
Des Moïses vengeurs prêts à briser les tables,
Toujours montrant le poing au grand jour révolu ;*

*Ils vont cherchant la route àpre qu'ils ont quittée,
Acides des anneaux à leurs durs bras rivés,
Et laissant fuir leur âme, incertaine, hébétée,
Vers l'ancien esclavage et les brouets rêvés.*

— *Mais nous, nous qui savons, ô Femmes, que les choses
Ont leur justice, alors que l'homme n'en a pas,
Et que le Droit et que la Liberté moroses
Se vengent d'être mal adorés ici-bas ;*

*Gardons-nous de manquer à l'œuvre rédemptrice,
Car les jours passeront, héroïques ou vils.
Si du Droit absolu cette heure est contemptrice,
Jetons notre anathème aux sophistes subtils ;*

*Montons, montons toujours vers la pensée austère,
Notre gloire a besoin de la pure raison,
De notre noir destin nous savons le mystère,
— Que la lumière soit sur tout notre horizon. —*

*Nous qui ne craignons rien, la douleur ni la fièvre,
Nous qui domptons l'amour et qui bravons la mort,
Nous verbe audacieux sur une frêle lèvres,
Nous dont le calme front recèle un couloir fort,*

En vain nous entendrons les paroles amères
Saluer les efforts de notre ascension,
Nos orgueils qui n'ont point embrassé des chimères
Fixeront le destin où s'agite Ixion.

Prenons pour le combat la plume et la parole!
Pour terrasser la lettre, armons-nous de l'esprit;
Donnez, vous, votre voix; donnez, vous, votre obole,
Que tout dévouement s'offre et nul ne soit proscrit;

Plus d'effroi! qu'avons-nous à craindre sur la terre?
Quel cri manque à nos cœurs et quels pleurs à nos yeux?
Ou que sonne la paix ou que sonne la guerre,
Sachons nous inspirer d'un passé glorieux.

Rappelons nos fiertés et disons qui nous sommes!
Et quels cœurs de héros peuvent battre en nos cœurs!
Et celles d'entre nous qui sauvèrent les hommes,
Et dont les noms fameux ont rayonné vainqueurs!

Sommes-nous d'autre sang, sommes-nous d'autre race
Que tous les affranchis, noirs, jaunes ou vermeils?
Si l'homme n'y consent qui donc nous fera grâce?
Qui chantera pour nous l'hosanna des réceils?

Quels dieux ou quels géants, ou bien quelle héroïne,
Viendra dompter le mal et le mot et l'erreur?
Qui donc dira: — ma sœur — à la femme orpheline?
Qui donc lui dira: sors de l'ombre et de l'horreur?

O Jeanne! éveille-toi! Viens dire que ta cendre
A payé la rançon de notre liberté,
Dis ce que tu donnas, dis ce qu'il faut nous rendre,
— L'héritage d'honneur non encor hérité! —

Et dis que sans ta foi, sans ton amour, la France
— Captive — n'aurait pas engendré ses Marceau,
Que le monde attendrait encor sa délivrance,
Que le Droit vagirait encor dans son berceau;

O gloire de la France et gloire de la Femme,
Que ton nom soit redit devant les nations.
— Femmes de l'Univers, vous qui n'avez qu'une âme
Où frémit la grandeur des générations;

Vous qui venez chercher aux sources rédemptrices,
Au centenaire écho des cris libérateurs,
La réponse attendue aux vœux des créatrices,
Pour chanter des noms chers, montons sur les hauteurs!

— Et vous, géants, Sieyès, Mirabeau, Robespierre,
Revenez aux fulgureurs du tonnant Sinai,
Ecrire notre nom sur vos tables de pierre,
Et triompher enfin du vieux monde haï!

29 mars 1889.

UN DÉPUTÉ POUR LES FEMMES S. V. P.

Dans son spirituel article « Les jupons de M. Henri Fouquier », notre aimable collaboratrice *Aristophana* se réjouit de voir le chroniqueur du *Gil Blas* envoyé à la Chambre, parce que : cette nouvelle dignité va l'obliger à rendre le tablier de Colomba.

Comme je ferais chorus dans cette joyeuse manifestation, si je ne redoutais que la rage de cumuler, si à la mode aujourd'hui, n'empêchât ce dernier de donner ses huit jours!

Car il a, en effet, porté un préjudice effroyable à la cause féminine, en prêchant depuis si longtemps — pour employer encore la juste expression d'*Aristophana*, — cette morale déliquescence qui n'est rien moins que féminine... heureusement! Dans son ignorance de la question, et avec les meilleures intentions du monde peut-être — du moins je veux bien le croire — il a grossi à plaisir les stupides arguments que rabâchent les antiféministes pour prouver la prétendue infériorité de notre sexe, et comme la majorité est insouciant en général, ces dires ont été pris par elle pour paroles d'évangile, partant elle n'a plus vu dans la femme qu'un vulgaire mannequin à chiffons, pis encore une mondaine de la dernière catégorie!

Voilà ce qu'a fait Colombina au *Gil Blas* et ce que font à l'*Echo de Paris*, Colomba; à la *Nation*, le Célibataire. Vous savez, celui qui pose à ses lectrices des questions égrillardes de ce genre : *Une femme peut-elle aimer deux hommes à la fois?* Puis publie les réponses ainsi obtenues, histoire de contribuer à établir ce qu'est réellement la femme, cela sans même s'apercevoir que ses correspondantes sont : ou des hystériques détraquées, les seules qui puissent oser le suivre sur un tel terrain, ou des farceurs en goguette transcrivant à la brasserie entre deux absinthes leurs impressions personnelles, revues et augmentées par Nini, l'épatante verveuse, la Vénus à la sacoche, qui crie si crânement : *Eune bock, eune!*

Et oui, voilà sur quels échantillons les hommes jugent habituellement les femmes! des renseignements puisés à une source trouble, un point de départ basé sur la gangrène morale, la fréquentation de Musette la vierge folle et de Mme Prudhomme, la prêtresse de la routine, voilà avec quoi ils se forment une conviction, qu'ils s'efforcent ensuite de faire partager aux autres.

Avez-vous souvenance d'une règle de grammaire, la grammaire de Leclerc, je crois. Un étranger n'ayant vu à Blois, que sa maîtresse d'hôtel qui était rousse et acariâtre, écrivit aussitôt sur ses tablettes : *A Blois, toutes les femmes sont rousses et acariâtres.*

Tel est généralement le cas des hommes.

Comme on ne peut bien juger que ce qu'on a éprouvé soi-même, ils ne peuvent bien juger les femmes, parce qu'ils sont hommes et ce sont celles qu'ils ont connues, spécialement celles qu'ils ont aimées, qui deviennent pour eux la règle générale, lorsqu'elles ne sont nécessairement que des exceptions!

Voilà pourquoi les députés n'ont jusqu'à ce jour rien fait pour la femme et sont demeurés autour de la question. Voilà pourquoi également, il faut absolument arriver à envoyer des députées au Palais-Bourbon, sans quoi on ne fera jamais rien pour les femmes en général.

Car voyez, si par malheur M. Henry Fouquier allait y accoucher de quelque loi soi-disant féminine, avec les types, que sa prose nous a montrés être son idéal, ce serait du propre!

Le plus désirable pour la cause, est qu'il y oublie jus-

qu'à l'existence du sexe, auquel il doit ses inspiratrices. Heureusement que le poil, qui existe habituellement dans la main de tous ses confrères, empêchera ces derniers de lui offrir à l'occasion le *Versgess-mein nich* du souvenir. Avoir un surcroît de travail! Jamais de la vie! Moins il y en a, mieux ça vaut!

On voit que les femmes ne doivent pas du tout se réjouir de voir M. Fouquier siéger là-bas, surtout s'il demeure Colomba, car ce sera deux maux au lieu d'un.

En outre, la réalisation de notre unique espoir : être oubliées par lui n'est pas gai pour la cause féminine! La femme n'est-elle donc pas déjà assez oubliée, assez sacrifiée, par les farceurs du Palais-Bourbon?

Et ce n'est pas ainsi qu'elle arrivera à reprendre la place qu'elle aurait toujours occupée, si l'homme des temps d'ignorance, n'eût abusé de sa force corporelle pour la rendre serve.

Puisqu'on nous chasse de la Chambre pour indignité de sexe, au mépris de toute justice, il nous faut donc trouver à tout prix, au moins un député qui connaisse notre cause, veuille bien s'en occuper et quel *rara avis!*

Un député pour les femmes, s'il vous plaît! Oh! croyez le bien, messieurs, tous tant que vous êtes, devez absolument à votre dignité d'être celui-là.

ASTIÉ DE VALSAYRE.

RÉPONSE A M. EDMOND DESCHAUMES

L'Égoïsme masculin (Écho de Paris)

Sans chercher ici à déterminer si M. Edmond Deschaumes est notre ami ou notre ennemi, nous qui mettons la vérité au-dessus de tout, nous nous bornerons à suivre l'auteur de l'article précité et à discuter ses arguments pour ou contre l'obtention de nos droits.

Au premier abord, à la lecture rapide, l'article plaît peut-être parce qu'à l'encontre de ce qui s'écrit ordinairement sur les femmes, il est modéré dans sa forme, et sans moqueries, comme sans insultes.

A la seconde lecture, les sourcils se froncent quelque peu (j'entends les sourcils des femmes) et l'on s'aperçoit de cette chose, c'est que l'écrivain le meilleur et le plus clair, alors qu'il écrit de la Femme, s'embrouille et brouille terriblement le fil de ses arguments les plus contraires.

Et cela, en vérité, n'est pas pour nous irriter, car nous devinons (chez ceux qui sont sincères) dans ces contradictions involontaires, le combat qui se livre entre l'écrivain et l'homme, le premier, esclave encore des conventions sociales, et le second, dont la conscience parle plus haut et plaide pour nous irrésistiblement.

Homo duplex!

Quand donc ces deux hommes-là se mettront-ils d'accord, pour n'en faire qu'un, à notre gré?

Car c'est surtout de cet accord-là que dépend notre libération bien plus que de tous les diplômes que toutes les Facultés pourront nous octroyer.

Quand nos maîtres voudront bien n'être plus que nos juges intègres, quand ils daigneront faire intervenir dans leurs jugements, plus ou moins fantaisistes, cette petite chose qu'on appelle le droit, le droit humain, alors notre cause sera gagnée, et, fait admirable, gagnée par eux!

Oui! par eux, contre eux, comble de la sublimité!

Les Femmes qui pensent et les Femmes qui écrivent

Nous, femmes de ce temps, nous savons que nous devons faire la preuve de notre capacité. Venant dire des vérités nécessaires, nous avons le double devoir d'éclairer ceux qui ignorent et de vaincre ceux qui savent.

R. M.

Ami lecteur,

Naturellement, tu vas penser que je vais te faire asséoir quelque peu sur la sellette; rassure-toi, pourtant, car c'est en poète que je viens combattre.

Toutefois, puisque j'appartiens à la caste infortunée (devant laquelle tout homme qui se respecte doit tomber), je ne réponds pas que la griffe ne se fera pas quelquefois sentir.

Pour éviter une trop grande effusion de sang, je serai brève; je tâcherai de ne point répéter ce qui a été dit souvent sur le sujet irritant que je vais traiter.

N'attends pas que je dise, dans une simple brochure, tout ce qui doit être dit, tout ce que j'ai résolu de dire.

Peut-être, lecteur de bon sens, penses-tu avec moi que la Femme ayant beaucoup été dite et mal dite par quantité d'écrivains barbus, voire même des meilleurs, il serait temps qu'elle se dit un peu à son tour?...

Et puis, peut-être, n'as-tu pas pour les femmes qui

écrivent l'horreur que certains de ces Messieurs te prêtent et qu'ils prétendent, eux, si bien ressentir?... Quelle de métier... Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse...

Tu sais aussi, ami lecteur, que le titre seul de cette brochure va faire dresser les trois cheveux qui se prélassent sur le crâne de M. Prudhomme... je m'en réjouis; celui-là, c'est l'ennemi invincible, car c'est la sottise implacable.

Mais pour l'espoir et l'honneur de la France civilisatrice, nous le savons tous gens de bonne foi et de bonne volonté, plus grand chaque jour est le nombre de ceux qui pressentent quel peut être le rôle de la Femme en nos temps troublés, et qui s'inquiètent et luttent généreusement pour son émancipation, c'est-à-dire sa Régénération....

J'ai dit: Régénération....

Hommes qui pensez et qui écrivez, méditez ce mot.

Pour moi, je prends la Femme sortie des mains de ce grand Poète inconnu qu'on appelle Jéhovah, cause première, Nature, et en cette belle, puissante et noble créature, je ne vois pas la ressemblance avec celle que vous avez refaite ou plutôt contrefaite à votre usage....

O téméraires! ô prévaricateurs! et depuis cet outrage à une œuvre sublime, vous allez répétant que tous les maux viennent de la Femme.

La Femme? mais où donc est-elle?

Je la cherche parmi vous, je ne la vois pas!

Quoi! ce pauvre être que vous avez ligotté, déprimé, déprisé, cette triste poupée, jouet fragile, que vous vous

plaisez à briser, que vous voulez bien admettre à l'honneur (mais plus souvent au déshonneur) de votre couche, c'est la Femme?

Cette esclave — qui se croit reine — et qui est moins libre et moins triomphante que la femelle des loups dans les forêts, c'est la Femme?

Non pas!

C'est votre Femme, voilà tout!

C'est pourquoi nous voulons, nous femmes qui pensons, restituer la Femme, voulant restituer l'Amour.

La Femme forte, libre, consciente...

Consciente, c'est-à-dire pure!

Non point le mannequin ridicule que l'homme a pris pour Idole: un être composé de quelques mètres de velours et de dentelles et d'un éventail pour cacher l'impudeur.

Mais un être auguste, la Femme aux larges flancs, aux yeux profonds, à l'âme superbe: l'Épouse, la Mère...

Celle qui peut choisir, celle qui peut aimer.

Non point l'ignorante Agnès qui rougit (pourquoi rougit-elle?)

Mais la vierge instruite des lois sévères de la vie, et qui ne peut rougir de ce qui est pur: l'Amour, la Maternité!

Mais qu'a donc de commun l'Amour avec le sentiment bâtard qui domine aujourd'hui?

Ce qu'il faut à l'homme de nos jours, c'est Agnès ou Phryné, la bêtise ou la luxure.

Et le plus souvent, les deux à la fois!

(A suivre)

RENÉ MARCIL.

Oh ! cette sublimité-là qui ferait tomber la plume de nos doigts, qui arrêterait sur nos lèvres toutes les ardentes revendications, qui ferait cesser le semblant de guerre (guerre impie) entre l'Esprit de l'homme et l'Esprit de la femme, cette sublimité, l'aurez-vous jamais ?

Nous attendrons ! Mais jusque-là permettez-nous de discuter ceux qui nous discutent, ceux qui nous contestent impitoyablement le droit à l'existence légale, en refusant de reconnaître en nous des individualités conscientes et libres.

C'est une vérité dont l'égoïsme masculin ne paraît que fort peu se douter, aussi se croit-il très libéral quand il croit nous accorder un peu de ce qui fut toujours notre droit.

Ainsi, voilà M. Deschaumes qui s'exclame :

« On a énormément fait pour la femme depuis la Révolution. »

— Quoi donc ? A-t-on rayé une seule ligne du Code à notre profit ? A-t-on seulement aboli la prostitution légale — injure suprême à la Femme — que bientôt, la France — seule — continuera à lui jeter à la face, devant les nations étonnées ?

M. Deschaumes trouve qu'on a trop favorisé l'instruction de la femme et dit aux progressistes qu'il croit alarmés :

« Comment empêcher d'être avocate, celle qui aura en poche son diplôme de docteur en droit ? »

— C'est donc bien terrible une avocate ? Et quelle peut être cette terreur que ressentent Bruxelles et Paris, et que New-York, Boston, Washington ne ressentent pas de la femme qui parle ? Nous y perdons notre latin !

« Les femmes voteront quand elles voudront. »

— Voici longtemps qu'elles le veulent, mais ce n'est toujours pas en France, pays de la galanterie, que « ce que femme veut, l'homme le veut. »

« Les femmes veulent l'autorité, non la responsabilité. »

— Supposition gratuite : les femmes ne veulent point l'autorité qui les feraient régner sur les hommes fainéants ; elles veulent l'égalité et partant la responsabilité qu'elle comporte.

« Ce qui leur déplaît, c'est le semblant de joug sous lequel elles sont censées vivre. »

— Ce joug est très réel ; le Code et avec lui les préjugés existants en témoignent hautement !

« Moralement, la cause des femmes est gagnée. »

— Alors, pourquoi les laisse-t-on hors du droit ?

« Elles sont émancipées en fait, — sinon en droit. »

— C'est-à-dire, par hasard, et selon la loi du bon plaisir ; cela n'est pas suffisant ! Mais pourquoi refuse-t-on de sanctionner ce fait ?

« La femme est sûre de nous tenir et de nous vaincre, surtout par le développement prodigieux donné à son instruction... »

— C'est-à-dire par le développement prodigieux dont son cerveau est capable — ce à quoi vous ne vous attendiez pas — et qui accuse terriblement les séculaires ligotages dont vous l'avez rendue victime !

« Nous devons faire (en ce qui concerne la femme) un juste partage entre les règles de la raison pure et les nécessités de la vie. »

— Nous nous doutions quelque peu que ce que vous appelez les nécessités de la vie n'étaient pas toujours réglées sur la raison pure. Ainsi, la raison pure veut que la femme — mère et éducatrice — reçoive l'instruction la plus haute, en vue de son œuvre sublime, et voilà déjà que vous avez peur... de quoi ? qu'elles soient toutes des Cornélie ? Nous avons joliment besoin de héros pourtant !

« Au point d'égalité (!) où se trouvent les deux sexes associés, il faut moins compter sur notre autorité méconnue que sur la persuasion... »

— Ne comptez pas, messieurs, sur votre autorité. Nous sommes de bonnes élèves à qui vous avez enseigné que

le Droit prime la Force !... Nous ne faisons qu'appliquer vos principes républicains : sont-ils mauvais ? Quant à votre persuasion... elle a consisté jusqu'à présent en la moquerie et en l'insulte... C'est trop et pas assez !

« Il s'agit de contenir notre turbulente associée dans le domaine que la nature, les mœurs et la raison lui ont assignés... »

— Voulez-vous dire par là que la science est contraire à la nature, aux mœurs, et à la raison ?... et nous qui croyions que la science était la grande purificatrice et la suprême rédemptrice ?

Ne serait-ce qu'un préjugé républicain ?

Vous ajoutez :

« Pour moi, je serais pour la relégation de la Femme, si nos lois et nos mœurs le permettaient. »

— Voici une profession de foi quelque peu turque, ce me semble !

Mais je m'arrête au moment de me courroucer très fort, car je m'imagine que toutes ces belles choses sont pour vous amuser tant soit peu de la terreur de vos confrères en autocratie auxquels vous annoncez l'Apothéose de la Femme, que vous n'avez pas beaucoup l'air de redouter pour votre compte !

Gageons que vous avez de la Femme — même lettrée — de son esprit et de son cœur, une meilleure idée que celle que vous laissez paraître, et que vous êtes très sincère en souhaitant pour elle tous les bonheurs qu'elle n'a pas... et qu'elle n'aura, croyez-nous en, que le jour où, devenue par la culture de ses facultés intellectuelles et morales l'égal de l'homme, elle deviendra son égale en droits comme en devoirs.

Alors, ce jour-là, se réaliseront les paroles écrites dans les Femmes qui pensent et qui écrivent :

« Le vingtième siècle qui pourra être le siècle d'amour... »

ARISTOPHANA.

TRIBUNE LIBRE. — L'abondance des matières ne nous permet pas aujourd'hui de répondre aux lettres qui nous ont été adressées.

LA REVUE EUROPÉENNE
Socialiste, Littéraire, Artistique

Ancien « Coup de Feu »

64, rue de Turenne

CHAMBRE SYNDICALE ET DE SECOURS MUTUELS
DES
OUVRIÈRES BLANCHISSEUSES
de Paris et du département de la Seine

Société s'occupant spécialement de la défense des salaires, de la dignité et des intérêts des ouvrières de la corporation.

DEVISE : Aidons-nous les uns les autres ; prêtons-nous un mutuel appui.

Siège social provisoire : 92, rue Legendre, Paris

NOUVEAUX STATUTS ET RÈGLEMENTS

La Société a sa permanence à la Bourse du Travail, 35, rue J.-J.-Rousseau, de 7 à 9 heures du matin.

Elle s'occupe du placement gratuit de ses membres et leur vient en aide dans la mesure du possible soit dans la maladie ou le chômage.

La réunion des ouvrières a lieu tous les jours de 7 à 9 heures du matin dans la grande salle du rez-de-chaussée de la Bourse du Travail.

Toutes les personnes de la corporation peuvent faire partie de la Société.

La Société est composée de membres honoraires et de membres cotisants.

Ressources et secours de la Société

Les ressources de la Société se composent : 1° des cotisations ; 2° des dons volontaires ; 3° des sommes versées par les membres honoraires ; 3° du produit des réunions, bals, concerts, donnés par la Société.

Les cotisations mensuelles sont fixées à 50 centimes payables par trimestre, savoir 1 fr. 50 à l'inscription pour le premier trimestre, puis 1 fr. 50 pendant les trois mois suivant l'inscription ; c'est-à-dire que toute personne entrant dans le sein du Syndicat, doit reconnaître devoir à la Société l'année entière des cotisations mensuelles.

Toute mauvaise foi dans le paiement des cotisations ne sera pas tolérée ; la personne qui refusera de payer ses cotisations plusieurs fois de suite quand le secrétaire se présentera à son domicile, sera, après décision du Conseil, rayée du Syndicat ; les sommes qu'elle aura versées resteront acquises à la Société.

Les adhérents n'ont droit aux secours qu'après six mois d'inscription sur le registre du Syndicat et après avoir payé entièrement leurs cotisations.

Attributions du Conseil.

La Société est administrée par un Conseil de dix membres domiciliés dans le département de la Seine.

Tout membre du Conseil doit être Français, avoir au moins vingt-et-un ans et jouir de ses droits civils. Les fonctions de membre du Conseil sont purement honorifiques et nullement rétribuées. Le Conseil se réunit en séance ordinaire tous les mois, sauf les cas d'urgence. Il veille à la bonne tenue et au respect de la Société ainsi qu'à la vérification des comptes et des demandes de secours.

Le secrétaire reçoit les demandes de travail et le distribue.

Règlement du Bureau.

Le plus grand respect est recommandé dans le bureau ; toute conversation immorale ou toute médisance seront rigoureusement interdites.

Toute personne qui commettra une indécence quelconque chez un patron sera renvoyée de la Société, sans jamais pouvoir y rentrer.

Toute adhérente cessant de payer ses cotisations pendant trois mois consécutifs sera considérée comme ne faisant plus partie de la Société, sauf les cas de maladie ou de chômage.

Toute ouvrière qui sera envoyée par le bureau pour aller travailler chez une patronne et qui ne se rendra pas à son travail sera mise à pied pendant huit jours ; à la seconde fois, elle sera renvoyée du Syndicat.

Toutes les ouvrières devront aussi arriver à la Bourse du Travail avant huit heures du matin ; après cette heure, la Chambre syndicale aura distribué toutes les demandes de travail reçues par la poste.

Des Décès.

Toutes les fois que la Société aura perdu l'un de ses membres et qu'elle en aura été avertie par la famille de la personne défunte, une délégation de dix sociétaires sera envoyée au convoi, munie des insignes de la Société et d'une couronne aux frais du Syndicat ; un discours sera prononcé au cimetière.

Le Conseil d'administration.

Mlle Eugénie GENNARDI, rue Janye Rouve, 1.
Mlle Marie ROZEMOIZ, rue Malar, 47.
Mlle POIGNON, pass. de l'Union, 9 (Aubervilliers).
Mlle Marie JOLY, rue des Pyrénées, 236.
Mme ABADIE, rue de l'Hirondelle, 27.
Mme SANQUIRICO, rue du Cardinal-Lemoine, 38.
Mme CHÈZE, rue Saint-Denis, 138.
Mme BRIQUET, rue des Barres, 22.
Mme MICHEL, rue des Boulangers, 15.

Observations et Avis.

Mesdames les patronnes font partie de la Société comme membres honoraires et versent la même cotisation que les ouvrières. Une simple carte postale envoyée au secrétaire, leur permettra d'être servies en temps et en heure sur tout ce qu'elles désireront ayant rapport au travail.

Les ouvrières qui depuis la fondation de la Société ont toujours payé régulièrement leurs cotisations, continueront à verser tous les mois les 50 centimes, si cela leur est préférable.

Ces statuts et règlements ne seront mis en vigueur qu'à partir du 1^{er} octobre 1889.

Paris, le 2 août 1889.

POUR LE SYNDICAT :
MONGER, secrétaire-fondateur.
92, rue Legendre.

Le Gérant : A. HOEL.

Imprimerie du Proletariat (association ouvrière).
51, rue Saint-Sauveur. — J. ALLEMANE.

EN VENTE CHEZ DENTU

Et au Bureau du Journal, 51, RUE SAINT-SAUVEUR, PARIS

Les Femmes qui pensent et les Femmes qui écrivent

Prix : 1 franc.

PAR RENÉ MARCIL

Prix : 1 franc.